

Lénine blessé

Vladimir Bontch-Brouévitch

Source : Pokoucheniye na Lenina 30 avgusta 1918g. [La tentative d'assassinat contre Lénine du 30 août 1918], Moscou, Novaïa Moskva, 1925, pp. 60-63. Traduction MIA.

Vladimir Ilitch était étendu sur le côté droit, sur le second lit de la pièce voisine, près de la fenêtre, et gémissait doucement... Son visage était pâle... Sa chemise déchirée laissait voir sa poitrine et son bras gauche, où deux blessures marquaient l'humérus. Il était à moitié habillé, sans veste, avec ses chaussures... De l'autre côté, dos à la fenêtre, se tenait le camarade [A. N. Vinokourov](#), arrivé avant les autres à la séance du Sovnarkom. Apprenant l'attentat contre Vladimir Ilitch, il s'était précipité à son appartement, situé près du Sovnarkom, et avait proposé de désinfecter les plaies à l'iode pour éviter l'infection – ce qu'il fit aussitôt. Je me postai près du visage de Vladimir Ilitch. Il ouvrit les yeux, me regarda en grimaçant et murmura :

— J'ai mal... au cœur... très mal au cœur.

— Votre cœur n'est pas touché... Je vois les blessures... Elles sont à l'épaule... La douleur au cœur est un réflexe nerveux..., répondis-je, m'efforçant de rester calme.

— Les blessures sont visibles ? À l'épaule ?

— Oui...

— Et le cœur ?... Loin du cœur... Le cœur ne peut être touché...

Il se tut, ferma les yeux. Une minute plus tard, il gémit de nouveau, avec retenue, comme pour ne déranger personne.

— Pourquoi me torturer... Qu'on m'achève..., murmura-t-il avant de sombrer dans un silence semblable au sommeil. Son teint devint livide, son front prit une teinte jaunâtre et cireuse. « *Et s'il mourait...* », pensai-je. Je courus à l'appareil téléphonique voisin et appelai chez moi... [Véra Mikhaïlovna](#) venait de partir : on lui avait annoncé l'attentat, et elle s'était ruée vers l'appartement de Vladimir Ilitch, une trousse à la main.

Rassuré sur les premiers secours, j'appelai le Soviet de Moscou pour réclamer des médecins – Oboukh, [Weisbrod](#) et un chirurgien. Les véhicules manquaient, tous mobilisés pour des meetings. Je dépêchai des voitures de la flotte du Sovnarkom et des motocyclistes en renfort au Kremlin. Le camarade Sadovski fut chargé de trouver de l'oxygène en pharmacie – le Kremlin ne disposait alors ni d'infirmier ni de médicaments. [Sverdlov](#), alerté, promit d'envoyer le professeur Mintz.

Véra Mikhaïlovna arriva essoufflée. En la suivant dans la chambre, je constatai l'aggravation de l'état de Vladimir Ilitch : inconscient, le visage terreux et glacé.

— Un collapsus dû à la douleur... Il faut de la morphine, déclara-t-elle. Notre fille Lélia apporta seringue et ampoules. Véra Mikhaïlovna injecta la dose dans sa cuisse et prit son pouls. En attendant

les chirurgiens, nous le déchaussâmes et aérâmes la pièce. Un flacon d'ammoniaque tomba et se brisa, emplissant l'air d'âpres effluves.

Vladimir Ilitch rouvrit les yeux :

— C'est bon..., soupira-t-il avant de retomber dans l'inconscience. L'ammoniaque l'avait ranimé, la morphine apaisé sa douleur.

Oboukh et Weisbrod arrivèrent. Ce dernier retira sa veste pour l'examiner. Survint alors le professeur Mintz ; autoritaire, il écarta tout le monde, inspecta les plaies par-dessus l'épaule de Vladimir Ilitch et ordonna sèchement...

— Morphine...

— Injectée..., répondit Véra Mikhaïlovna.

Mintz, déjà vêtu d'une blouse blanche, mesura en l'air, avec ses index, l'écart entre les blessures au bras de Vladimir Ilitch. Il réfléchit un instant, puis ses doigts agiles palpèrent le corps du patient. Une perplexité se lisait sur son visage. Un silence de mort régnait dans la pièce. Tous, comme des condamnés, attendaient un verdict terrible. Seules les paroles saccadées de Mintz rompaient le calme :

— Une à l'épaule...

— Où est l'autre ?...

— Intacte, intacte...

— Les gros vaisseaux épargnés...

— Pas d'autre ici...

— Où est l'autre ?

Soudain, son visage s'éclaira. Reculant, livide, il pressa ses doigts effilés autour du cou de Vladimir Ilitch.

— La voilà, murmura-t-il en désignant le côté droit de la nuque. Un silence glaçant s'abattit... Les médecins échangèrent un regard troublé. Une tension insoutenable pesait, chacun devinant l'horreur : l'irréparable était peut-être là...

Mintz, le premier, rompit le silence après une éternité :

— Un support pour le bras... Du carton !

Je rapportai une couverture de registre administratif et une feuille de carton trouvées au bureau du Sovnarkom. Mintz découpa une attelle, y calant délicatement le bras blessé.

— Ça soulagera... Moins de pression... Moins de douleur...

En soulevant le bras inerte, révélant une fracture évidente, Vladimir Ilitch gémit faiblement – un son déchirant.

Sadovski arriva avec des coussins d'oxygène, placés près du lit. Sverdlov entra, suivi de camarades. Dans le Sovnarkom, l'activité s'était figée. Les membres, assis à leurs places habituelles, recevaient des

nouvelles par téléphone, pétrifiés de stupeur... Les conversations mourraient aussitôt qu'elles naissaient.

On déshabilla enfin Vladimir Ilitch pour les pansements.

Véra Mikhaïlovna sortit dans la pièce voisine. Je savais qu'elle avait vu, sur les champs de bataille et dans les combats les plus violents, des milliers de blessures – et pas seulement vu, mais, en tant que médecin d'un hôpital de campagne en 1914, situé en première ligne sous le feu, pratiqué elle-même des pansements et des opérations à même le sol. Je savais qu'elle me dirait la vérité sur l'état de Vladimir Ilitch.

— La blessure est extrêmement dangereuse, potentiellement mortelle si la balle logée sous la mâchoire a touché l'œsophage ou la colonne vertébrale. Mais visiblement, ce n'est pas le cas. Les prochaines heures seront décisives. Mais je suis certaine, déclara-t-elle à moi et aux camarades, que la balle a glissé sans rien percuter, légèrement effleuré le poumon. Sinon, il y aurait des vomissements de sang – et cela n'est pas arrivé, bien que trois heures se soient écoulées depuis l'attentat. Il survivra, murmura-t-elle avec fermeté. Je crus si profondément à ses mots, qu'elle ne prononçait jamais à la légère, que j'en fus convaincu à mon tour : « *Il survivra...* » Et c'est avec cette assurance que je m'adressai aux camarades...